

CAP-FERRET

L'Autrichien qui fait parler les blockhaus

À 33 ans, un photographe autrichien suit depuis neuf années les blockhaus du Cap-Ferret. Il a interviewé un de ceux qui les a construits et a posé ses paroles sur leurs murs.

En 2004, Markus Oberndorfer passe ses vacances au Cap-Ferret. Il a alors 24 ans et est étudiant à l'Académie des arts de Vienne en Autriche. Artiste photographe, il ne manque pas de photographier les lieux. Il travaille encore en argentique et tire lui-même ses photos. C'est quand il fait les tirages, chez lui à Vienne, qu'il est frappé « par ces fortifications dures dans un paysage de sable et d'eau ». C'est le début. Markus revient en 2005, 2006, 2008, 2010, 2012. Il reste une semaine à chaque fois. Et fait des photos.

Pour lui, les blockhaus du Cap-Ferret sont vraiment à part, totalement différents par exemple de ceux de Normandie, où l'on est plutôt sur le mémorial. Ici, le blockhaus « reflète la vie du quotidien », entre le monde des vacances et celui des graffeurs, qui se sont approprié les murs et en profitent pour écrire des histoires, recouvertes par d'autres histoires... Au Cap-Ferret, les blockhaus sont très exposés à l'érosion : « Ils disparaissent, apparaissent... Ici, on « vit » avec les blockhaus, mais aussi avec l'histoire. Par la photo, Markus rend compte d'une partie de cette histoire du Mur de l'Atlantique, 70 ans après la fin de la guerre, et de son évolution, « une autre histoire qui change dans le quotidien. Mais l'Histoire reste dans le cœur du bunker ». Il a choisi le site de la Pointe et trois bâtiments en particulier, qu'il a photographiés, voire filmés, depuis le début, parce qu'ils ont plus bougé que les autres. L'un était encore en haut de la dune en 2008. En 2010, quand Markus est revenu, il était en bas... Au fur et à mesure, son approche évolue. En 2008, il travaille sur les graffitis, les noms, les graffeurs qu'il rencontre et à qui il demande de remplir un questionnaire. Dans le même temps, il estime qu'il ne peut pas travailler avec une architecture comme ça sans travailler sur l'histoire. Ce qu'il fait, notamment avec Inge Marszolek, professeur à l'Université de Brême. Il participe aussi à des colloques dans différents pays... En 2008, il passe son diplôme à l'Académie des Beaux-Arts en présentant ce sujet et expose au Musée d'art moderne de Salzbourg. Il publie un premier livre en octobre 2012, qu'il présente à la Foire du livre de Francfort : « Foucauld », « comme Michel Foucauld mais avec un k, un philosophe qui a parlé de l'utopie et du Mur de l'Atlantique ». La partie photographique montre des images presque blanches, « très désaturées », pour « donner l'impression de disparaître, de plonger dans une histoire, au-delà de la photo ». L'homme est absent



Markus a partagé le verre de l'amitié auprès des blockhaus avec quelques Ferret-Capiens, pour marquer l'aboutissement de 9 ans de travail. L'eau, le vent et le sable continuent leur travail...

ou petit, mais il est derrière le paysage. Des textes accompagnent les photos, de lui-même et de deux historiennes, en français, allemand et anglais.

Henri Lavrillat, 92 ans, raconte...

Et puis il y a un tournant. Début mars 2012, il est de nouveau au Cap-Ferret, dans l'une des chambres d'hôtes de Chez Annie. La petite maison abrite une seconde chambre. Elle est occupée par un couple. Markus est sociable, passionné par son sujet, et parle plutôt bien le français. Un matin, après le petit-déjeuner, il raconte son projet. Le couple rentre chez lui, en parle à des amis. À côté, un homme écoute. Et leur confie : « J'étais au Cap-Ferret pendant le STO et j'ai construit ces blockhaus. » Un incroyable hasard. C'est Henri Lavrillat, 92 ans. Il vit à Villeneuve-sur-Lot à côté d'Agen. Deux semaines plus tard, son aide soignante contacte Markus. Celui-ci est alors à Paris en résidence d'artiste pour quatre mois, jusqu'en avril. Il vient, voit et interviewe d'abord l'aide-soignante, puis le 14 mars 2012 Henri Lavrillat lui-même. Celui-ci lui raconte comment ils ont construit les blockhaus, comment ils ont mis les machines sur la dune, la vie dans les baraques... Pour faire dix blockhaus, ils étaient 400. Et ils en ont construit un petit en seulement 14 jours ! Henri est resté un an au Cap-Ferret avant d'être envoyé ailleurs. Et un jour, il a pris son vélo et a rejoint la Résistance. L'entrevue avec Henri Lavrillat s'est déroulée en deux parties : d'une part son histoire, d'autre part sa perception actuelle des blockhaus, comme il a pu les voir dans le livre de Markus Oberndorfer : « Si je les vois comme ça, cassés, c'est comme si ça me cassait les mauvais souvenirs que j'ai du Cap-Ferret », commente-t-il. Une « expérience extraordinaire » pour le jeune photographe. Les deux hommes sont toujours en contact. Markus lui envoie toute son actualité. Il ne pouvait en rester là. « C'est un travail sur la mémoire et la disparition de la mémoire. Moi, deuxième ou troisième géné-

ration après la guerre, je peux seulement imaginer, alors qu'il y a quelqu'un qui a vu et construit le blockhaus, qui se souvient. » Il a voulu finaliser, interconnecter leurs deux histoires. Et a décidé de mettre tout ça sur les blockhaus. Une façon pour lui de « se souvenir de l'histoire pour ne pas repro-

150 affiches collées en 2 jours

duire la même chose, mais sans oublier de continuer de l'aimer, et sans muséifier tout ça. » Une exposition éphémère, intitulée « Se souvenir », sur un espace public, en sachant que « cette disparition et cette appropriation vont continuer ». Markus a donc réalisé des affiches des différentes interviews, en mettant en relief des phrases extraites de l'interview d'Henri, mais qui font référence aussi à aujourd'hui. Sur un blockhaus ressort : « (Si) Je les vois comme ». Sur un deuxième : « On a vu », « Les films » (en faisant référence au film du débarquement). Sur le troisième : « Il imagine », « Il ne peut pas le vivre », « Il ne l'a pas vu ». Car pour Markus, les promeneurs aujourd'hui ne peuvent « qu'imaginer » ce qui s'est passé, « pas le vivre ». Mais « si on ne l'a pas vu, pas vécu, on ne peut imaginer les souffrances », conclut-il. Markus a collé 150 affiches. Ça lui a pris presque deux jours... Il lui a fallu aussi transporter l'eau douce pour fabriquer la colle : 18 litres. Lorsqu'on s'approche, on découvre le texte dans sa totalité, en deux langues, français et allemand. Les gens sont comme « aspirés », touchent le texte, déchiffrent. Après avoir collé les affiches, Markus Oberndorfer a passé trois jours sur place pour voir la réaction des gens. Beaucoup l'ont remercié. Arrivé

mardi dernier, il a voulu marquer l'aboutissement de 9 ans de travail. Avec quelques Ferret-Capiens, il a partagé le verre de l'amitié auprès des blockhaus, rejoint par trois jeunes Bordelais avec qui il a fait connaissance lors de ses précédents séjours. Laurent par exemple, un graffeur skimboarder, qui « designe » des planches, rencontré en 2008. Avant la venue de Markus, Laurent lui a envoyé les mesures et des photos des blockhaus pour préparer le collage d'affiches... même si ceux-ci avaient encore bougé 15 jours plus tard.

Markus était déjà en France, à Nice, où il participait aux Jeux de la Francophonie, qui rassemblent 77 pays du monde. À côté des Olympiades sportives et comme à l'origine, il y a aussi un concours culturel et Markus faisait partie des 28 nominés. Il y a exposé une simulation de son travail et va maintenant continuer à le montrer. Il va en faire une exposition, avec une vidéo de 35 mn autour du témoignage d'Henri, et un deuxième livre avec DVD, d'ici la fin de l'année. Il envisage de continuer à travailler sur les blockhaus, peut-être en Norvège, « avec la neige, quelque chose qui est doux ». Mais il a aussi d'autres projets, sur des lieux commerciaux abandonnés à Vienne, réappropriés par des gens. Entre autres.

[Anne DEBAUMARCHE]

On peut commander le livre sur www.markusoberndorfer.com



Lorsqu'on s'approche, on découvre le texte dans sa totalité, en deux langues, français et allemand. Les gens sont comme « aspirés », touchent le texte, déchiffrent. Une expo éphémère à voir encore quelques jours.

